Aux origines intellectuelles de la Question jurassienne. Culture et politique entre la France et la Suisse romande (1910-1950) [Claude Hauser]

Autor(en): **Clavien, Alain**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **49 (1999)**

Heft 1: **Mobilité spatiale = Räumliche Mobilität**

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

see» («Der Spiegel»). Seit mehr als zwanzig Jahren brechen daraus immer wieder historische Kaliabwässer aus dem Erdreich hervor, die landwirtschaftliche Nutzflächen zerstören und Trinkwasserbrunnen versalzen. Eine Erblast der Vergangenheit, welche die Gegenwart zu tragen hat. Fazit: Büschenfeld verknüpft in diesem Buch sozialwissenschaftliche Stringenz mit naturwissenschaftlicher Sachkompetenz und historiographischer Erzählkunst. In diesem Sinne ist seiner Arbeit für die künftige Umweltgeschichte Vorbildcharakter zuzuschreiben.

Christian Pfister, Jegenstorf/Bern

Claude Hauser: **Aux origines intellectuelles de la Question jurassienne. Culture et politique entre la France et la Suisse romande (1910–1950).** Courrendlin, éditions CJE, 1997, 528 p.

La «Question jurassienne» a déjà fait couler tellement d'encre qu'on pouvait se demander si une nouvelle étude était encore nécessaire. Et pourtant, en abordant la question sous l'angle d'une histoire des intellectuels, Claude Hauser éclaire d'une lumière originale la genèse du séparatisme jurassien tout en apportant une contribution importante à ce chantier ouvert depuis quelques années seulement qu'est l'histoire des intellectuels en Suisse.

Son livre se présente un peu comme une mosaïque, impressionniste, et parfois difficile à visualiser dans son ensemble, de par la diversité et l'éclatement des milieux évoqués. Et pour cause: puisque leur canton n'a alors pas d'existence politique propre, puisqu'aucun centre urbain local n'impose véritablement son rayonnement, les intellectuels jurassiens sont dispersés, le plus souvent intégrés à d'autres milieux déjà constitués à Genève ou à Neuchâtel, voire à Paris ou à Montréal pour quelques-uns, et cette situation rend leur existence collective problématique, diffuse et floue. Mais on est là au centre de la thèse: la question jurassienne, c'est aussi la lente et laborieuse émergence, dans le courant de l'entre-deux-guerres, d'un milieu intellectuel jurassien.

La focalisation sur les intellectuels change le point de vue habituel, on s'en aperçoit tout de suite. Si le livre s'ouvre sur la Grande Guerre, Hauser ne s'attarde pas aux premières revendications séparatistes nées de la dynamique du «fossé», ce fameux «fossé» qui entre 1914 et 1917 a profondément divisé le pays entre une opinion romande de cœur avec la France et une opinion alémanique très germanophile. Il préfère s'intéresser à la nomination difficile, en 1915, de Gonzague de Reynold au poste de professeur de littérature française à l'Université de Berne. Un choix qui s'explique: les revendications séparatistes d'un Léon Froidevaux resteront sans écho, alors que Reynold va être l'«éveilleur» de toute une génération d'intellectuels jurassiens. Avec un cours qui apparaît à beaucoup comme une véritable oasis latine et française au milieu d'un enseignement en allemand et d'un environnement germanophile, le professeur fribourgeois exerce en effet une forte influence sur des étudiants marqués par le désarroi d'après-guerre; au-delà de son enseignement littéraire, il contribue à les convertir à une pensée rassurante d'ordre et de réaction. C'est donc avec la bénédiction et les encouragements du maître que plusieurs de ces jeunes gens se trouvent mêlés à l'activité des revues et des groupuscules maurrassiens qui se multiplient dans la Suisse romande des années vingt.

Dans ces milieux intellectuels maurrassiens où règne un fort antigermanisme, on se montre soucieux du devenir de la Suisse romande complaisamment décrite

comme une région menacée par les Alémaniques. Certains rêvent même d'appliquer les théories nationalistes de l'Action française et de promouvoir un sursaut identitaire romand qui, lié à un ultra-fédéralisme, semble le seul moyen d'éviter la disparition d'une Suisse francophone menacée par la centralisation économique, l'afflux d'étrangers et la «tyrannie de la majorité démocratique». Ces idées inspirent les clercs jurassiens; dans plusieurs articles de journaux ou de petites revues émerge bientôt l'idée du «Jura, terre romande» dont le livre du journaliste et dramaturge Rodo Mahert, *Les Marches du Nord*, qui paraît en 1930, sera la plus saisissante et complète illustration.

Les années trente sont marquées par l'arrivée d'une nouvelle vague d'intellectuels jurassiens que Claude Hauser qualifie de «non-conformistes». Mais c'est le plus souvent la mouvance maurrassienne qui les inspire, plus que le personnalisme de gauche version *Esprit.* En partie parce que nombre d'entre eux, Jean Cuttat par exemple, ont étudié au fameux collège de Saint-Maurice qui, sous la houlette de l'abbé Mariétan, est devenu un haut-lieu de diffusion de la philosophie néo-thomiste mais aussi, avec l'enseignement d'Edmond Humeau, une pépinière de jeunes poètes.

C'est justement la poésie, plus que la politique, qui est à la base de la *Revue Transjurane*, qui paraît entre 1938 et 1940. La revue est lancée par deux intellectuels politiquement opposés qu'unit un même amour de la littérature: Roland Stähli, jeune instituteur proche d'une gauche pacifiste et lecteur de *Vendredi*, et Lucien Marsaux, romancier déjà connu, tout acquis aux thèses d'Action française. La *Revue Transjurane* s'impose vite comme un point de ralliement et fédère, non sans crise, les différents milieux intellectuels jurassiens autour de deux idéaux: défense de la langue française et décentralisation culturelle romande.

Ravivant les antagonismes politiques, la guerre met fin à l'expérience transjurane et les intellectuels jurassiens s'égaillent à nouveau. Le pétainisme et l'adaptation à l'ordre nouveau tentent un moment la majorité d'entre eux, à l'exemple de Roger Schaffter, de Pierre-Olivier Walser ou de René Fell qui collabore au *Mois suisse* d'Amiguet. Certains, Hilaire Theurillat ou Arthur Nicolet, n'évitent pas les dérives carrément fascistes et collaborationnistes. En revanche, d'autres, le poète Jean Cuttat notamment, virent leur cuti maurrassienne par amour de la France vaincue et se retrouvent proches du camp résistant.

La guerre se prolongeant, l'amitié reprend parfois le dessus. En septembre 1942, Cuttat contacte Walser et Schaffter pour lancer une maison d'édition à Porrentruy: les Portes de France. Les Portes de France vont éditer des auteurs jurassiens et romands – Maurice Chappaz, Corinna Bille – mais aussi des Français proches de la Résistance; Jean Cuttat est du reste encouragé dans cette voie par Albert Béguin qui dirige les fameux *Cahiers du Rhône.* Ses deux compagnons d'aventure ne discutent pas les choix de leur ami mais, en amoureux des livres et de la littérature, ils sont en fait plus intéressés par l'expérience éditoriale que par un véritable engagement résistant. Ils doivent ainsi à Cuttat de n'avoir pas manqué leur rendez-vous avec l'Histoire. L'expérience des Portes de France est importante parce qu'elle donne une «visibilité» aux intellectuels jurassiens qui dialoguent alors à égalité avec leurs confrères romands et, pour un temps, français. A la Libération, Cuttat monte à Paris avec l'espoir de développer ses éditions, mais l'expérience tournera court: les Portes de France disparaissent en 1948.

L'immédiat après-guerre est un coup d'accélérateur à l'idéal séparatiste. Les expériences des années de guerre ont raffermi chez les intellectuels jurassiens une

conscience d'eux-mêmes. La fin du conflit, et donc la fin des prudences obligées de l'union sacrée, l'exemple des tumultes passionnés de la Libération française: autant d'éléments qui inspirent à plusieurs d'entre eux un discours plus assuré, critique, de ressentiment même, face à la Confédération. Emportés par leur élan, marqués aussi intellectuellement par leur compagnonnage maurrassien, certains identifient un peu vite nazis et Alémaniques: c'est le cas de Roland Béguelin à l'antigermanisme exaspéré et insultant, c'est le cas aussi de Paul André, auteur en 1941 d'un pamphlet alors censuré, *La Suisse française, terre allemande?*, qui paraît en 1946 et qui suscite de longues polémiques. En automne 1947, l'affaire Möckli (du nom de ce conseiller d'Etat écarté maladroitement par le Grand Conseil bernois d'un département trop sensible) donne à la question jurassienne une nouvelle dimension, en la portant sur la place publique. Les discussions enflammées que cette affaire suscite entraîne une bipolarisation du champ intellectuel, les plus radicaux passant du discours culturel et autonomiste à un discours séparatiste et politique. Signe des temps: même la *Revue Transjurane* ressuscitée en été 1947 par Roland Stähli et Roland Béguelin dans le «seul but de servir la littérature française» ne pourra pas résister à cette effervescence. Ses deux directeurs ont pris des options différentes, le premier reste proche des milieux autonomistes alors que le second est très actif dans les milieux séparatistes; en 1948, l'amour de la littérature n'arrive plus à transcender les engagements politiques. D'autant que le problème jurassien n'intéresse plus seulement un petit monde intellectuel; les masses s'en mêlent et le temps est venu des comités et des rassemblements populaires.

C'est avec beaucoup de finesse que Claude Hauser suit ces multiples itinéraires croisés, en se basant sur d'importantes archives suisses et françaises, notamment des correspondances dont l'apport heuristique fondamental à une histoire des intellectuels n'est plus à dire. «Réseaux», «milieux»: ces concepts devenus aujourd'hui presque classiques sont également mis en œuvre avec profit par l'auteur qui les complète par quelques analyses sociologiques qui mettent en évidence les caractéristiques dominantes des intellectuels séparatistes et antiséparatistes.

En refermant ce beau livre, le lecteur n'a qu'une envie: que quelqu'un reprenne le flambeau et prolonge cette étude pour montrer en détail comment on passe d'un séparatisme jurassien fortement enraciné dans un terreau idéologique nationaliste et réactionnaire à un séparatisme «de gauche», ancré dans les mouvements contestataires des années 1960. *Alain Clavien, Lausanne*

Brigitte Studer: **Un parti sous influence. Le Parti communiste suisse, une section du Komintern 1931 à 1939.** Lausanne, L'Age d'Homme, 1994, 818 S.

Die Kommunistische Partei der Schweiz (KPS) ist seit Mitte der 70er Jahre Objekt verschiedenster wissenschaftlicher Untersuchungen. Regionalstudien zu deren «Bastionen» in Basel, Zürich und Schaffhausen sowie eine erste landesweite Organisationsgeschichte bis in die frühen 30er Jahre (Stettler 1980) haben aufgezeigt, wie die KPS in der föderalistischen Schweiz je nach Region mit unterschiedlichem Erfolg an die Arbeit ging. 1921 als Glied der Komintern gegründet, blieb sie – im Unterschied zu strategisch wichtigen Bruderparteien – bis gegen Ende der 20er Jahre von Eingriffen und Zurechtweisungen aus Moskau verschont. Im Kalkül der Kominternzentrale galt die KPS als «quantité négligeable». Erst deren Parteinahme für eine stalinkritische Fraktion der KPD, die nicht in der Gunst Moskaus stand, provozierte 1929 das Ende dieser relativen Selbständigkeit. Emissäre